

Paloma Bouvarel

Une clinique de l'indirect *

Ce titre m'est venu à partir de ma pratique de clinicienne en institut médico-éducatif (IME), où je rencontre principalement des adolescents, mais aussi certains plus jeunes, depuis plus de deux ans. Je propose de parier sur une clinique de l'indirect pour introduire des déviations dans la rencontre avec ces jeunes. Cela pour répondre autrement à ce mouvement de précipitation qui les jette dans le face-à-face, la confrontation, une sorte de catapultage irrépressible.

En effet, d'emblée, certaines premières rencontres sont plutôt explosives. Comme avec Myriam, cette petite fille qui veut m'attacher à la chaise avec du Scotch lors du premier entretien, ou qui me ferme la porte au nez en m'empêchant d'entrer en criant : « Laisse-moi tranquille ! » Cette porte qu'elle maintient fermée avec toute son énergie indique la facilité avec laquelle l'autre entre dans son espace, voire fait partie de l'espace en tant que forceur de portes. Elle s'efforce en effet de transformer la porte en mur entre nos corps, ce qui m'apparaît comme le signe d'une nécessité d'introduire du détour. Que faire de cette porte fermée ?

Tenter l'indirect

Tenter l'indirect, c'est essayer de se situer ailleurs que dans le face-à-face, même si la confrontation est parfois inévitable. Il s'agit de prendre acte du transfert dans la psychose, dont Marcel Czermak dépeint le caractère irrésistible.

L'angoisse du clinicien et le passe-muraille

Dans un livre d'entretiens avec le psychiatre, Hélène L'Heuillet explique que l'approche de Czermak, dans le prolongement de l'apport lacanien ¹, protège des « dérives névrotisantes dans l'abord de la psychose ² ». La série d'entretiens pose très rapidement la question de l'angoisse du clinicien

dans sa rencontre avec le psychotique, angoisse que Czermak nous invite à prendre au sérieux. Il indique :

Quand on redoute son angoisse, on a la peur en prime, car on se trompe d'objectif. On fuit. [...] un des aspects de l'angoisse avec le psychotique, c'est qu'alors que nous, nous fonctionnons dans deux dimensions – trois au mieux –, lui vit dans « n » dimensions. Parler en quelque sorte avec un passe-muraille, pour qui le dedans et le dehors s'équivalent. [...] Et en plus il faut accepter d'être inclus dans cette histoire ³.

À craindre l'angoisse (dans la pratique et notamment dans la clinique de la psychose), on la transmute en peur, peur qui institue toujours un objet maléfique, faisant consister l'autre du danger. Czermak nous invite à ne pas avoir peur, à laisser plutôt l'espace à cette angoisse, comme signal d'un point seuil à partir duquel on peut décider de faire quelque chose. « On fuit », dit Czermak. Il s'agit donc de ne pas prendre ses jambes à son cou, ni non plus de prendre ses jambes « pour son cou ». Je change la trajectoire de cette phrase volontairement pour montrer que nous avons affaire à une autre logique, un certain désordre du corps qui nous met en difficulté, le recours à l'unité du corps faisant défaut. Ne pas prendre ses jambes pour son cou, c'est dire qu'on change de dimension, voire qu'on ne sait pas trop quelles sont les dimensions. La dimension est toujours en rapport au corps qui l'occupe et permet d'en donner la mesure pour différencier les corps, les éléments.

Pour Myriam, y a-t-il une différence entre une porte et un mur ? Y a-t-il une différence entre une porte et la psy ? D'ailleurs, Myriam peut aussi se laisser tomber sur moi, de manière radicale. Le livre d'entretiens est titré *Traverser la folie*, ce qui m'interroge : l'effort de Myriam pour me maintenir derrière la porte est-il une tentative de fabriquer une limite entre nos corps ? De m'empêcher de passer à travers et de la traverser ? C'est en tout cas l'expérience qu'elle répète quand je deviens celle qui la porte et non celle qui la menace. Elle se fait porter en usant du corps de l'autre comme d'un appui, manière pour elle peut-être de s'assurer que nous ne nous confondons pas. Après plusieurs tentatives d'ouverture infructueuses, il me semble nécessaire de ne pas faire le passe-muraille. J'attends devant la porte fermée, pas toute la séance mais un peu, j'attends pour négocier, j'attends qu'elle fasse sa cachette, j'attends qu'elle puisse ouvrir. C'est le temps laissé, le temps perdu qui fait progressivement déconsister la menace que j'incarne. Il ne s'agit pas non plus de rester scotchée ni assignée derrière la porte, mais plutôt de faire quelque chose de cet acte de fermeture qui puisse introduire un intervalle entre fermeture et ouverture, entre la présence effrayante et aspiratoire de l'autre et son absence.

Creuser un écart pour qu'entre fermeture et ouverture, il n'y ait plus un signe égal. « Fermeture – espace – ouverture », comme on écrit des mots en mettant des espaces entre eux.

Arrêt et justaucorps

Elle cherche à se cacher de mon regard, se fabrique des cachettes, part dans les couloirs, m'appelle, se cache, puis soudainement, de manière très directe, m'invite à la regarder dans les toilettes en me montrant son sexe. C'est alors à mon tour de fermer la porte. Dans le bureau, elle se déshabille, montre des bouts de son corps, se masturbe, crie, se jette sur moi. Je tente de limiter son excitation, mais ce n'est pas évident. Il est en fait nécessaire d'arrêter net certaines séances, d'y mettre fin pour qu'une véritable limite soit progressivement effective pour elle, comme une chirurgie du trop. Je lui indique d'ailleurs que nous devons arrêter nos séances si c'est trop compliqué. Elle exprime le souhait de poursuivre.

Les opérations de chirurgie du trop et de fermetures de portes se sont succédé jusqu'à ce que cessent ses masturbations exhibées. Myriam passe alors dans un nouvel espace, elle peut désormais voir les bouts de corps par l'écran de l'ordinateur : un clip de Madonna vêtue d'un *justaucorps*. Cette séquence interroge la manière dont se fabrique une peau, un contour, tel le justaucorps, quand la représentation unifiée de ce corps est absente. Et comment comprendre les masturbations de Myriam à partir de cette absence ? Faire usage du signifiant « exhibition » est-il pertinent alors même que ce mot vise une certaine symbolique du corps ? Exhiber revient à montrer, à donner à voir, mais qu'est-ce qu'exhiber quand le dedans et le dehors s'équivalent ? Ses masturbations ont-elles plutôt pour fonction une tentative d'isoler un « soi », un lieu du corps ? Car Myriam peut aussi se masturber une fois qu'elle a construit sa cachette, dans le noir, presque dans le mouvement d'endormissement.

Dans le séminaire *L'Angoisse*, Lacan pose l'autoérotisme comme la marque d'un « manque de soi ⁴ ». Il l'articule à ce temps d'avant la constitution de l'image du corps dans l'expérience du stade du miroir, où les morceaux du corps sont en désordre, « le désordre des petits (a) ⁵ », dit-il. « C'est qu'on manque de soi », indique-t-il, et il ajoute « du tout au tout ⁶ ». Ce manque de soi du tout au tout laisse entendre qu'il n'y a pas de « soi », sinon dans la prise par la représentation. Lacan se réfère au stade du miroir et indique comment le petit psychotique est « captif ⁷ » de ce qu'il rencontre dans le miroir. Il ne se retourne vers aucun Autre pour témoigner de sa jubilation devant cette expérience, Autre qui supporterait cette expérience et permettrait une communication avec l'image spéculaire. C'est le

regard de l'enfant vers l'Autre qui est témoin que l'enfant a une image qui permet la représentation d'une unité du corps. Là, ce mouvement est rendu impossible par la captation de ce que l'enfant voit dans le miroir.

Lacan précise que « la relation duelle pure dépossède ⁸ ». C'est contre-intuitif, on pourrait croire qu'être captif du miroir, c'est « se regarder le nombril ». Mais qu'est-ce qu'un nombril sinon l'endroit d'une coupure ? Au contraire, j'en ai fait l'expérience à l'écoute d'un patient qui rapportait cet effroi qui l'a saisi au moment où dans le miroir est apparu un autre furibond et bien réel, et non l'autre de l'image de soi, là où on se reconnaît. Dans cette relation duelle pure, le schizophrène est dépossédé de son image, il ne se reconnaît pas. Cette captivité par l'image produit des effets de dépersonnalisation. Le fait d'être captif par ce qui est renvoyé dans le miroir produit en fait une image sans contenant, « vacillation dépersonnalisante ⁹ », dit Lacan. Ce qui vacille, c'est cette absence d'entour que donne le support du grand Autre, produisant un effet de représentation de l'expérience qui permet la reconnaissance, un effet « justaucorps ». Ce regard de l'enfant vers l'Autre derrière lui, témoin de sa jubilation, note Lacan, c'est une coupure d'avec ce qu'il y a dans le miroir, coupure qui permet alors d'en donner une représentation. Lacan indique la nécessité d'une distance par rapport au miroir pour donner au sujet « un éloignement de lui-même ¹⁰ ». Cela montre que pour qu'il y ait stade du miroir, il ne faut pas seulement le miroir, il faut aussi cet éloignement du miroir, supporté par le témoin.

Un jour, Myriam va devant le miroir et le tourne de façon à ce que j'y apparaisse aussi. Elle dit en regardant le miroir : « Vous avez vu, elle est là, derrière. » Elle se retourne vers moi et me dit : « Montre-leur ! » Cette séquence a confirmé un vécu hallucinatoire chez cette petite fille, qui insiste pour que je reste silencieuse depuis le début de nos rencontres, laissant supposer que ça parle ailleurs et que la voix la menace. Dans le miroir, ne surgissent pas un mais plusieurs autres à qui elle me présente ce jour-là, ce qui témoigne d'une expérience du miroir sans médiation. Le travail consiste donc à intégrer une médiation, comme l'écran de l'ordinateur ; elle peut ainsi regarder des vidéos où des jeunes fabriquent des cachettes insolites. Et plus récemment, elle peut commencer à utiliser des Playmobils. Un jeu s'esquisse.

Dans l'intervalle

Je vais poursuivre sur la question du corps dans la schizophrénie et sur ce qui peut se produire dans cette pratique à partir de cet endroit de l'indirect.

L'absence d'une chaise vide

Pour Arnaud, un adolescent que je rencontre en IME, il faut un autre en chair et en os avec nous en entretien. En duo, dans le bureau, il flambe et il me faut un peu de temps pour comprendre qu'il ne pourra pas se passer grand-chose dans ces conditions. Au début, il vient cinq minutes dans mon bureau, puis je le raccompagne et il dit à son éducateur : « À ton tour ! » Il tient à ce que l'éducateur ait aussi son rendez-vous avec moi. Un jour, il me dit au sujet de professionnels quittant l'IME : « Lui il est là (il fait un signe de la main vers la gauche), lui il est là (il fait un signe avec son autre main vers la droite) et moi je suis au milieu (il rejoint ses deux mains au centre). » Dès le début, en effet, il fait le milieu entre son éducateur et sa psychologue. Comme si finalement, parti ou présent, il était voué à être dans l'intervalle, entre deux.

J'apprends qu'il a rencontré de nombreux psychologues avec qui la prise en charge a souvent été interrompue car les séances étaient trop compliquées, surtout avec les femmes. En effet, au début, nos rencontres commençaient fréquemment par une insulte ou un geste obscène. J'y entendais un : « Pas à deux. » Et pas seul avec une femme. Certaines séances à deux ont pu avoir lieu, mais je veux insister sur les conditions possibles de la rencontre qu'il m'indiquait. Quelque chose comme : si on est deux, ça veut dire qu'il y a un absent – une absence réelle, car il lui est impossible d'en passer par la fonction d'une chaise vide, d'un troisième terme. Étant donné le lien sans médiation à sa mère, lien qui peut le mettre dans tous ses états, j'ai trouvé important de prendre en compte cet infernal du deux.

« Je me suis énervé », me dit-il, et « je suis parti », sans pouvoir dire plus, mais ces mots reviennent. Qu'est-ce qui l'énerve ? « Les gestes, les insultes, les menaces de mort. » Il dit aussi : « J'aimerais pouvoir enlever les troubles de moi. » En effet, très souvent, il insulte, il part, il frappe, il casse. Arnaud se défend d'une menace. Des morts font retour par des voix ou des signes et il reçoit des ordres qui appellent à la violence. Alors il part, il quitte l'institution, ou part de chez sa mère pour éviter le pire.

C'est la première étape de ma part activement indirecte auprès de lui : être là, présente à la même heure, dans les mêmes conditions chaque semaine. Être là même quand il ne vient pas, même quand il est absent. Un jour, il s'étonne et m'adresse : « Quand je suis pas là, personne m'appelle ! » Il indique la nécessité qu'un autre témoigne qu'il est présent ou absent afin de se situer. Il s'agit d'offrir une présence régulière, cadrée, prévisible, donc une présence fixe. Car si les morts font retour dans le réel de l'hallucination, les vivants, c'est-à-dire les éducateurs et les familles

d'accueil, eux, partent, ce qui est insupportable pour lui. Aujourd'hui, il peut parler de ces départs, de ceux qui ont compté et qui ne sont plus là. Mais quand j'ai commencé à le rencontrer, la moindre absence d'un professionnel était pour lui une déflagration. En fait, Arnaud est constamment laissé tombé. Quand un éducateur lui dit de se « débrouiller » pour récupérer ses affaires, il m'annonce en colère qu'il veut porter plainte contre lui et qu'il va « cramer l'IME ». Il m'indique là qu'il ne peut pas se débrouiller. Il est brouillé et il se brouille avec tout le monde, donc lui demander de se débrouiller, quel culot !

Lacan met en résonance le laissé tomber et la question du passage à l'acte dans la même leçon du séminaire *L'Angoisse* évoquée précédemment. Le laissé tomber est articulé à la fonction de reste de l'objet petit *a*. Cet objet chute du fait de l'opération où le sujet est barré au lieu de l'Autre. Lacan entame cette leçon sur le passage à l'acte en indiquant le rapport de l'objet petit *a* au sujet, pour éviter que l'on dérive, nous dit-il. Cela pour dire que ce concept d'objet *a* ne peut servir que pris dans la logique langagière, même si par ailleurs ce concept peut en situer la limite, celle de ce qui est effet de langage. Comme dans l'affect d'angoisse, qui, bien qu'encadré et signalé, n'a pas de représentation. Dans l'article sur le stade du miroir, Lacan indique combien la forme totale du corps ne revient au sujet que comme « extériorité ¹¹ » et qu'elle est davantage « constituante » que « constituée ». Là encore, c'est plus l'encadrement que ce qui est encadré qui constitue l'effet de la marque du langage sur le corps. Donc l'objet *a* situe un reste de l'opération signifiante que l'affect d'angoisse vient cerner. À l'inverse : la peur, elle, a des représentants. J'en parlais plus tôt avec Czermak, qui nous invite à ne pas avoir peur de cette clinique, mais plutôt à supporter l'angoisse. L'angoisse situe un point limite d'irreprésentable.

Donc si l'objet petit *a* cerne ce qui de l'objet n'est pas représentable, que dire d'une clinique de l'objet *a* dans la psychose ? On évoquait plus tôt le désordre des petits *a*, comme morceaux du corps non pris par la forme, *Gestalt* ¹², contenant ce corps, et permettant le leurre de la représentation du corps comme unité. Lacan en parle comme d'un « mirage ¹³ ». Dans le prolongement de Lacan, Czermak indique que dans la psychose, l'objet *a* n'est pas tombé. Cet objet, de fait, n'est pas isolé comme reste et n'est pas non plus masqué par l'image spéculaire. S'il n'a pas chuté, Czermak note qu'il peut se balader, évoquant l'hypocondrie comme forme minimale de la psychose. S'il n'a pas chuté, sujet et objet peuvent de manière plus aiguë se brouiller, se confondre.

Lacan avance que le passage à l'acte correspond au moment où le sujet est « au maximum effacé par la barre ¹⁴ », dans « le plus grand embarras ¹⁵ », précise-t-il. Est-ce dire que le sujet est presque confondu à l'objet ? « Le sujet se précipite [...] hors de la scène ¹⁶ », ajoute-t-il. De même que l'angoisse situe un objet irreprésentable, le passage à l'acte ne situe-t-il pas également une expérience limite du parlant ? Mais là où l'angoisse pointe cette limite dans un affect sans représentation, le passage à l'acte est directement une sortie de scène. Si on peut interroger la fonction langagière de l'angoisse, le passage à l'acte apparaît davantage comme conséquence du ravage que le langage peut causer.

Lacan donne l'exemple de la fugue. Il dit : « Et qu'est-ce que la fugue chez le sujet – toujours plus ou moins mis en position infantile – qui s'y jette, si ce n'est cette sortie de la scène, ce départ vagabond dans le monde pur, où le sujet part à la recherche, à la rencontre de quelque chose de "noyau", de refusé partout ¹⁷ ? » Le sujet mis en position infantile, c'est le sujet qui ne peut décider pour lui-même, jugé irresponsable, en quelque sorte assujetti. « Il s'y jette », indique Lacan, soulignant cette précipitation de sortie qui fait du passage à l'acte une rupture, une tentative de coupe, mais où le sujet chute avec. Précipitation qui ne peut mener qu'à ce vagabondage, cette errance dans « le monde pur », que j'entends chez Lacan comme monde hors ségrégation. « Pur », c'est ce qui n'est mêlé à rien d'autre, qui ne contient aucun élément étranger. Ce « pur » nous revient sous la forme de l'idéal morbide dans le discours. L'errance peut mener à ce mouvement du tout pur au rejet de tout ce qui est impur. Je le constate dans le discours d'un autre adolescent que je rencontre à l'IME, Dylan, pour qui chaque différence (le handicap, l'autre sexe, l'étranger) vient menacer ce qu'il tente de faire consister comme identité : l'homme blanc français et viril. Ce jeune est d'ailleurs déjà passé à l'acte par des violences sur lui-même ou sur les autres. Je reviens à la phrase de Lacan qui indique que le sujet est à la recherche de quelque chose de « noyau », de refusé partout. Le noyau renvoie au centre d'un objet, centre fondamental pour sa constitution. En biologie, c'est la partie vitale de la cellule, qui en permet la survie. Le sujet qui passe à l'acte est-il confondu à un objet dénoyauté ? Un objet dont le centre s'est évaporé ? Et peut-on parler de fugue dans le cas d'Arnaud ?

Couper – Coucou

Les départs fulgurants d'Arnaud surviennent souvent du fait de l'absence d'un collègue, indiquant par là combien l'absence peut le décentrer, faire effet de rejet. Comme si l'absence d'un autre le concernait directement.

À sa question « qu'est-ce que la fugue chez le sujet qui s'y jette ? », Lacan répond : « Il se fait mousse, [...] bien sûr, il revient, il retourne : ce peut être l'occasion de se faire mousser ¹⁸. » Se faire mousser, c'est se faire donner une valeur, voire une valeur exagérée. Mais en même temps, la mousse, c'est particulièrement inconsistant, inattrapable. Partir, cela laisse aussi la possibilité d'être retenu, raccroché. Partir, c'est ce qui marque aussi la limite entre être là et ne plus être là, qu'on peut entendre dans le passage à l'acte de manière réelle : être là, ne plus être là. Qu'est-ce que l'absence lorsqu'elle n'est pas symbolisée ? D'ailleurs, bien souvent, Arnaud reste au seuil, au niveau du portail, en jetant des cailloux sur les fenêtres, et là, il attend un peu. En fonction des professionnels présents, il peut revenir, ou pas. Le plus souvent, il part.

Je l'interroge doucement sur ses départs et ses violences. Petit à petit, il pourra en dire quelque chose. Et dans son cas, partir, c'est aussi une manière de résister à l'appel de la violence. Un jour, Arnaud arrive énervé dans mon bureau et me dit vouloir tuer sa mère. Ce faisant, il prend des ciseaux sur le bureau. Je lui tends une feuille de papier en disant : « Coupe ! » Il me regarde étonné et dit : « Je peux ? » Je dis : « Oui, tu peux couper. » Il coupe de petites fenêtres, puis il regarde à travers et me dit « coucou ». Cette surface de la feuille lui a permis de couper réellement le papier, à partir de quoi il a pu me faire signe autrement, depuis ce petit encadrement dans la surface.

Hélène L'Heuillet indique combien est précieuse la clinique des psychoses pour faire « des exercices d'incompréhensions ¹⁹ ». Je me suis dit qu'un atelier avec une scène de théâtre pouvait donner lieu à cet incompréhensible, ce que j'ai initié avec des collègues éducatrices. Il s'agissait d'éviter de passer de « j'y comprends rien » à « il n'y a rien à comprendre ». C'est au point d'inintelligible que la logique s'impose comme seule voie d'investigation. Comment fonctionnent ces jeunes ? Qu'inventent-ils ? Car ces inventions peuvent parfois être réprimées par le discours institutionnel ou seulement restées inaperçues. J'ai donc tenté d'installer une scène, dans l'espace de l'IME, d'où cette place de sujet pourrait être interrogée. Nous avons commencé par inventer des personnages, dans un exercice tout simple : trouver un prénom, un âge, un métier. Ensuite, nous pouvions ajouter une voix, un accent, une gestuelle, un élément de costume, ou rien. Certains se servent de personnalités connues, réelles, d'autres inventent, d'autres ont besoin qu'on leur attribue un personnage. Arnaud a trouvé un nouveau prénom, celui que j'utilise aujourd'hui, qu'il a prélevé à un sportif et dont il se sert presque à chaque fois, sauf lorsqu'il prend le rôle d'une femme.

Pour *encadrer* l'atelier, je me sers des consignes de théâtre, ce qui permet d'introduire une médiation et d'intervenir depuis un autre lieu que celui du bureau. Je tiens une exigence quant aux règles du théâtre et de la scène, une manière de se référer à une extériorité du cadre, tout en permettant une grande souplesse sur la façon dont chacun peut y prendre place. Ainsi, cet atelier donne aux jeunes l'opportunité de dire comment ils se représentent, quels rôles ou fonctions sociales ils souhaitent jouer. L'un d'entre eux parle très peu mais est toujours intéressé pour jouer des fonctions : le pompier, le youtubeur, l'ami ou le policier. Lors du premier atelier, je leur demande s'ils souhaitent qu'on monte une pièce pour proposer une représentation à la fin de l'année. Tous, à l'unanimité, les huit, refusent. L'atelier n'a donc pas de fin en soi. Je trouve drôle qu'ils aient détourné la fonction du théâtre qui est de mettre en scène et de porter à représentation. Ce refus unanime de représentation a fait écho à une question qui s'est souvent posée à moi : qu'est-ce que nous, cliniciens, visons s'il n'y a pas de fin en soi ? Ainsi, au mouvement de déviation d'une clinique de l'indirect, j'ajouterai la question de l'inutile. Car animer un atelier théâtre sans visée de représentation donne un certain flottement à l'atelier lui-même. Où est-ce qu'on va ? Peut-être nulle part, on ne le sait pas à l'avance et il s'agit de le supporter.

Je termine par ces mots que m'adressait Arnaud tout récemment : « Quand j'étais petit, je voulais être noir, je me peignais la peau avec de la peinture noire. » Il ajoute : « J'ai toujours voulu être arabe, surtout depuis la naissance de mon petit neveu, Yacine, son père est algérien. J'adore quand je bronze l'été. Mais en vrai j'suis seulement français, j'suis que blanc. »

*[↑](#) Intervention prononcée le 8 juin 2024 à Rennes dans le cadre du Collège de clinique psychanalytique de l'Ouest.

1. [↑](#) Cf. J. Lacan, « Petit discours aux psychiatres », inédit, le 10 novembre 1967.
2. [↑](#) M. Czermak, *Traverser la folie, Entretiens avec Hélène L'Heuillet*, Paris, Hermann, 2021, p. 31.
3. [↑](#) *Ibid.*, p. 25.
4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, version Staferla, séance du 23 janvier 1963, p. 66.

5. [↑](#) *Ibid.*
6. [↑](#) *Ibid.*
7. [↑](#) *Ibid.*, p. 67.
8. [↑](#) *Ibid.*
9. [↑](#) *Ibid.*
10. [↑](#) *Ibid.*
11. [↑](#) J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 95.
12. [↑](#) *Ibid.*
13. [↑](#) *Ibid.*
14. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 64.
15. [↑](#) *Ibid.*
16. [↑](#) *Ibid.*
17. [↑](#) *Ibid.*, p. 64.
18. [↑](#) *Ibid.*, p. 65.
19. [↑](#) M. Czermak, *Traverser la folie, Entretiens avec Hélène L'Heuillet, op. cit.*, p. 35.